

Flaubert enfariné
Gemma Boverly

Patricia Robin

Number 294, January–February 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73396ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robin, P. (2015). Review of [Flaubert enfariné / *Gemma Boverly*]. *Séquences*, (294), 22–22.

Gemma Boveri

Flaubert enfariné

La lecture des grands classiques devenant de plus en plus obsolète, le dernier film d'Anne Fontaine prêche auprès d'un public érudit qui, d'une part, connaît le roman de Gustave Flaubert, *Madame Bovary* et, d'autre part, admire inconditionnellement Fabrice Luchini. À cet effet, peu de comédiens auraient pu endosser le rôle de cet éditeur parisien reconverti à la boulangerie dans sa Normandie natale. On doit à cet acteur cette verve littéraire, ce ton et cette passion, tant pour la parole que pour les textes bien tournés. Ici, il ne nous roule pas dans la farine !

PATRICIA ROBIN

Anne Fontaine – qui a réalisé, notamment, *Nettoyage à sec* (1997), *La Fille de Monaco* (2008) et *Coco avant Chanel* (2009) – signe, avec *Gemma Boveri* (son quatorzième film), une adaptation du roman graphique éponyme de Posy Simmonds. Elle réussit une fois de plus à capter l'attention avec ce scénario qui entrecoupe les narrations, les temps diégétiques et les points de vue. Interpellé dès le départ par l'ocellade directe à la caméra de Martin Joubert (Luchini), le spectateur est guidé dans les détours de cette histoire à ressorts dramatiques, qui se raccroche sans cesse à l'œuvre du 19^e siècle de Flaubert, dont les stéréotypes amoureux sont encore légion aujourd'hui. Tout comme *Dans la maison* (François Ozon, 2012), où Luchini interprétait un professeur de littérature au Lycée Gustave Flaubert, l'acteur semble comme un poisson dans l'eau. Évidemment, c'était couru d'avance : avec ses regards troublés, ses hésitations appuyées sans équivoque, le boulanger-littérateur tombe sous le charme de la belle Anglaise au paronyme évocateur (envoûtante Gemma Arterton), qu'il associe tout de suite au destin de l'héroïne romanesque de Gustave Flaubert (encore lui !). Cependant, Fontaine effectue des croche-pieds aux évidences en ajoutant des déboires à la jolie Gemma et en accordant au gindre une femme d'une grande lucidité (Isabelle Candelier) et un fiston adolescent indolent. Il va sans dire que la très voluptueuse Gemma Arterton ferait craquer n'importe quelle vieille croûte ! Les plans à fleur de peau dévoilent cette comédienne à la grâce folle, à l'accent étourdissant, qui – sous certains éclairages – n'est pas sans ressembler à Isabelle Huppert incarnant l'Emma Bovary (1991) de Claude Chabrol : les taches de rousseur, le regard éperdu, la moue sensuelle, la nuque affriolante.

Mais, ici, Gemma est plus dégourdie et fait tourner plus d'une tête, dont celles de son mari, de son ancien amant et du jeune Hervé, un noble du bourg interprété par Niels Schneider que l'on a remarqué dans deux opus de Xavier Dolan, *J'ai tué ma mère* et *Les Amours imaginaires*. Pour ce qui est du boulanger, il devra se contenter de courts instants d'intimité chastes, de son rôle d'objecteur de conscience et de ses talents de metteur en scène pour se joindre à toute cette agitation chez ses voisins anglais. Les narrations et les insertions d'écriture, celle de Flaubert ou du journal de Gemma, s'amalgament pour créer un montage qui se prête bien au rythme et aux points de vue, tout en offrant des moments de purs délices enfarinés dans la fabrication du pain, assaisonnés d'une sensualité soutenue et provocante. Cette comédie romantique, ponctuée tantôt par des chansons, tantôt



De courts instants d'intimité chaste

par une musique originale axée sur des envolées de cordes, bénéficie d'une direction artistique sobre et cossue, d'une photographie lumineuse et d'une mise en scène dynamique. Bien que quelques interprètes en rajoutent un peu, l'ensemble du jeu s'avère assez égal et l'accent constant mis sur l'actrice principale participe à cette démonstration de séduction comme pouvait la décrire Flaubert dans son roman. Le ton docte de Luchini passe comme une lettre à la poste et les allers-retours du français à l'anglais, dans les dialogues efficaces et teintés d'un humour caustique, glissent avec une fluidité naturelle.

Bien entendu, *Gemma Boveri* ne révolutionne pas le cinéma, ni par la forme, ni par le fond. Le film se contente d'être honnête et de distraire intelligemment. En fait, il emboîte le pas à la tendance actuelle qui consiste à prendre une œuvre littéraire et à en effectuer une réécriture analytique en introduisant l'intervention de protagonistes dans la trame dramatique, comme l'avaient proposé Roman Polanski (*La Vénus à la fourrure*, 2013) et nombre de productions qui revisitent les contes. Il en ressort un formidable appel au discernement qui demande, d'une part, une connaissance de l'ouvrage de base et, d'autre part, une grande ouverture pour apprécier les chemins empruntés. Il en découle une agréable activité cérébrale permettant de s'estimer pas trop inepte, doté d'un peu d'érudition et, finalement, de passer un bon moment. ► Cote : ★★★

■ **Origine :** France – **Année :** 2014 – **Durée :** 1 h 39 – **Réal. :** Anne Fontaine – **Scén. :** Anne Fontaine, Pascal Bonitzer, d'après le roman graphique de Posy Simmonds – **Images :** Christophe Beaucarne – **Mont. :** Annette Dutertre – **Mus. :** Bruno Coulais – **Son :** Brigitte Taillandier – **Dir. art. :** Arnaud de Moléron – **Cost. :** Pascaline Chavanne – **Int. :** Fabrice Luchini (Martin Joubert), Gemma Arterton (Gemma Boveri), Jason Flemyng (Charlie Boveri), Isabelle Candelier (Valérie Joubert), Niels Schneider (Hervé de Bressigny), Elsa Zylberstein (Wizzy), Pip Torrens (Rankin), Kacey Mottet Klein (Julien Joubert), Mel Raido (Patrick Large) – **Prod. :** Philippe Carcassonne, Matthieu Tarot – **Dist. / Contact :** Métropole.